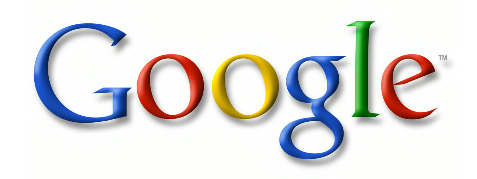
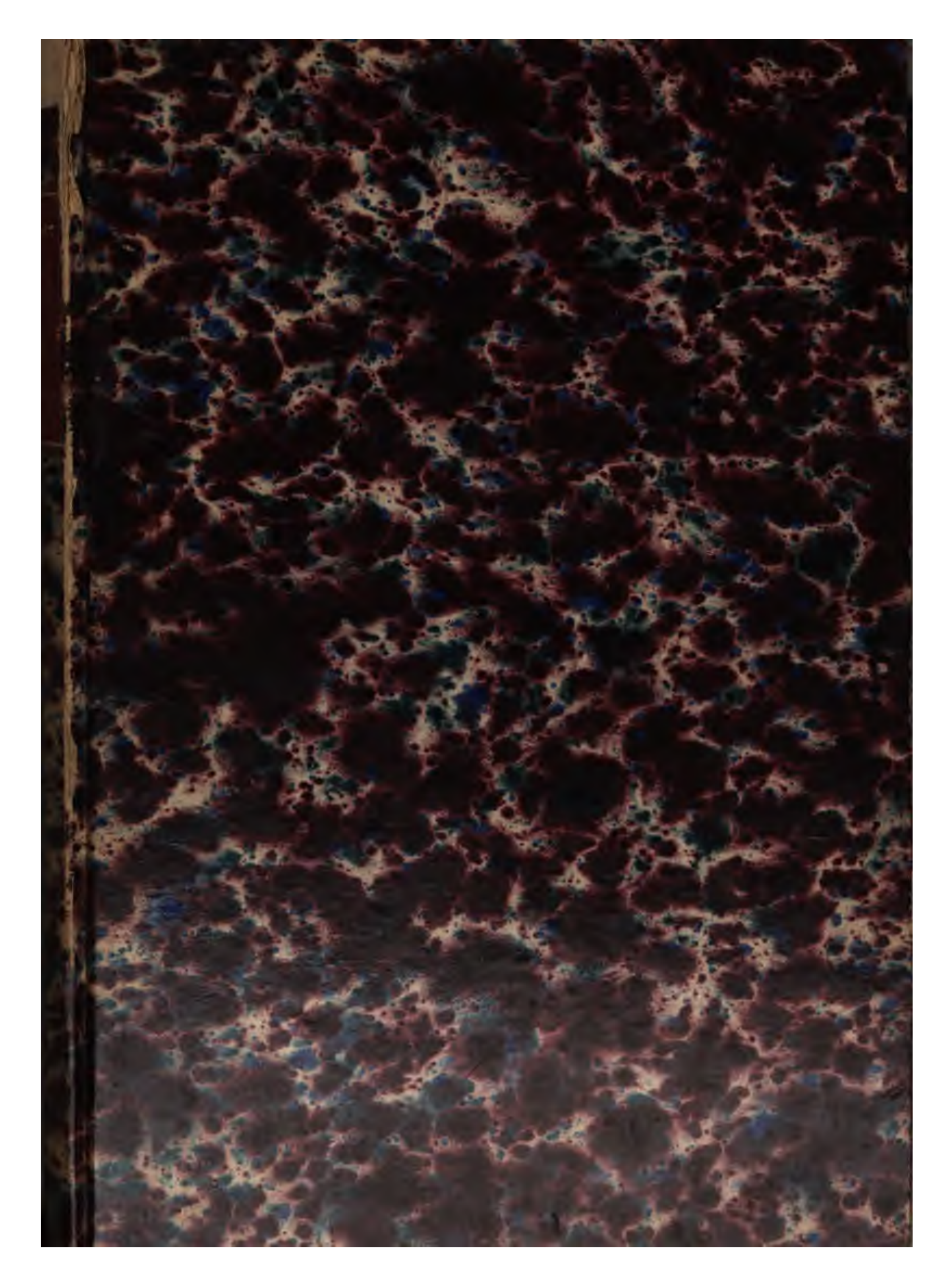





EX BRIS


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

JE VOUS AIME

COMÉDIE

PAR

CHARLES HUGO

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville
le 2 mars 1861.

Prix : 1 franc

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1861

JE VOUS AIME

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 2 mars 1861.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

JE VOUS AIME

COMÉDIE

PAR

CHARLES HUGO

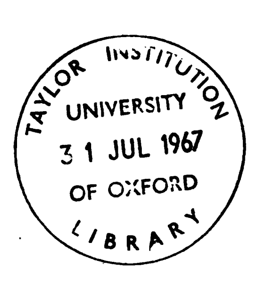
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1861



A AUGUSTE VACQUERIE

Vous avez si fraternellement remplacé et suppléé à Paris l'auteur absent, qu'il ne paye qu'une bien faible partie de sa dette en plaçant ici votre nom au-dessus du sien.

C. H.

Guernesey, Hauteville-house, 2 mars 1861.

PERSONNAGES

—

LE COMTE DARCET......................	MM. BRINDEAU.
MONSIEUR DE PARNAY.................	SAINT-GERMAIN.
MONSIEUR DE MORANNES...............	NERTANN.
LA MARQUISE DE SALBRIS..............	Mlles GERMA.
ROSE..................................	DINAH-FÉLIX.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe à Paris, en 1861.

JE VOUS AIME

Un élégant boudoir de femme du monde.—Candélabres allumés.—A droite, au premier plan, une cheminée avec pendule; canapé près de la cheminée; du même côté une fenêtre. — Au fond, une porte. — Au milieu, une table couverte de livres, d'albums et de tout ce qu'il faut pour écrire. — A gauche, petite porte cachée sous une portière; au fond, sous une étagère vitrée, une console de bois doré portant, sur un coussin de tapisserie, un bonnet de velours brodé, à gland d'or. — Il est dix heures du soir. — Au moment où la toile se lève, trois jeunes gens, mis à la dernière mode, continuent une conversation commencée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DARCET, MONSIEUR DE MORANNES, MONSIEUR DE PARNAY, plus tard ROSE.

DARCET.

Moquez-vous de moi, vous avez raison, mais je suis comme cela.

MORANNES.

Allons donc!

PARNAY.

Ah! par exemple... voilà qui est fort!... un brave comme vous,

Darcet, le courage en chair et en os, un gaillard qui a eu des duels dont on a parlé! Encore le mois dernier, je l'ai vu sur le terrain, j'étais son témoin, il a attendu le feu de son adversaire avec le sang-froid dont il aurait demandé du feu pour allumer son cigare. Une batterie de canons rayés ne ferait pas reculer son courage!... Eh bien, il a peur de ce joli pistolet de salon qu'on appelle l'œil d'une femme.

DARCET.

Un pistolet de salon, Parnay, dites donc un revolver! Voyons! je vous le demande à tous deux, avez-vous jamais réfléchi à tout ce que présente de difficultés une déclaration, là... à brûle-pourpoint?... Tel que vous me voyez, je n'en ai jamais fait, et je suis, sur ce terrain-là, le plus grand sot des quatre parties du monde. Tenez!... il y a surtout pour moi, parmi les douceurs de rigueur dans toute déclaration, un diable de mot impossible à dire en face et qui, s'il me fallait le prononcer, me donnerait tous les ridicules et toutes les terreurs d'un premier début; c'est précisément le mot décisif.

PARNAY.

Lequel?

MORANNES.

Dites, mon cher, madame de Salbris n'est pas là.

PARNAY.

Nous sommes entre hommes!... C'est?

DARCET.

Je vous aime!

PARNAY, riant.

Tutoyez-moi, cher ami, ne vous gênez pas!

DARCET.

Que voulez-vous? je suis timide!

MORANNES.

C'est sa seule manière d'avoir peur.

DARCET.

D'abord, quand j'oserais, je ne saurais pas comment m'y prendre.

En conscience, je ne vois pas où peut être la transition entre les mille riens des conversations parisiennes et...

PARNAY.

Et l'aveu de votre flamme?... Mais, mon Dieu! la transition est partout : dans un bout de ruban galamment posé, dans un petit pied finement chaussé, dans une bague au doigt, dans une fleur aux cheveux! La toilette d'une jolie femme n'est pas autre chose qu'une sommation directe et de tous les instants faite par la coquetterie à l'amour. Et, soyez tranquille, Darcet, sa femme de chambre, en lui mettant sa robe le matin, a toujours eu soin de placer les épingles de manière à égratigner un cœur. Quel charmant prélude, au contraire, que ce gentil dialogue qui voltige d'une idée à l'autre, du bal de la veille au bal du lendemain, de la promenade à cheval au spectacle en vogue, et d'une pensée gracieuse à un doux compliment!

DARCET.

Soit, il y a là un pont si vous voulez, mais c'est le pont des soupirs.

PARNAY.

Et le pont aux ânes.

DARCET.

Je ne vous y suivrai pas, Parnay.

PARNAY.

Bien obligé!

DARCET.

Sérieusement, regardez... tenez, là! ce cordon de soie qui pend traîtreusement de chaque côté de cette glace, au-dessus de cette cheminée.

PARNAY.

Eh bien?

MORANNES.

C'est la sonnette : après?

DARCET.

C'est la cloche d'alarme !... C'est vers elle que votre idole courroucée tendra sa blanche main pour appeler un grand laquais ou une mignonne femme de chambre à qui elle dira : Reconduisez monsieur !... si vous avez eu l'imprudence d'aller trop loin... On ne sait pas combien les sonnettes sont venimeuses chez ces mauvais petits serpents qui descendent en droite ligne de notre mère Ève.

PARNAY.

Et de notre père le diable !

DARCET.

Non, vrai, plutôt que de faire une déclaration à une femme, j'aimerais mieux... l'enlever !

MORANNES.

Parbleu !

PARNAY.

Comment ! parbleu !

MORANNES.

L'enlèvement ! le vrai procédé ! Sans aller jusqu'à l'enlèvement, qui n'est pas toujours possible dans notre civilisation bourgeoise et prude, je suis pour agir. Voyez-vous, les femmes sont réduites à une existence passive ; nos mœurs leur interdisent toute initiative ; elles ne peuvent venir à nous, il faut que nous allions à elles ; elles attendent. Eh bien, pendant qu'elles sont là avec leur pudeur, si vous restez là-bas avec votre timidité, comment voulez-vous qu'il y ait rencontre ? Les hommes qu'elles préfèrent sont ceux qui ne les font pas attendre longtemps, qui osent, qui agissent. Non-seulement il leur est défendu de faire les avances, mais il leur est enjoint de les repousser : leur mérite est dans la force de leur résistance ; il faut donc que notre attaque soit vigoureuse, afin qu'elles puissent être vertueuses autant qu'elles veulent sans craindre... de ne pas succomber. Les entreprises hardies leur permettent les défaites héroïques. Croyez-moi, la meilleure manière de trouver sur son chemin une femme qu'on aime...

DARCET.

C'est de la perdre?

MORANNES.

Oui, un petit peu. C'est au moins de la compromettre. La fortune est aux audacieux, les bonnes fortunes aussi. Les situations brusquées, les dénoûments improvisés, un cocher payé par vous qui se trompe d'hôtel en rentrant la nuit, une femme de chambre qui perd une clé — dans votre bourse, voilà ce qu'il faut. Les femmes ne se donnent qu'à ceux qui les prennent. Compromettez, messieurs, compromettez ! Si l'enlèvement est possible, enlevez ! L'enlèvement! c'est le chef-d'œuvre de l'action ! si la femme qu'on enlève est mariée, on l'enlève à son mari ; si elle est veuve...

DARCET.

C'est moins lourd.

MORANNES.

On l'enlève à son amant. Dans les deux cas, duel ! Et vous sa vez comme ça vous pose, un duel ; comme la femme pour qui l'on a risqué sa vie s'attache à vous ! L'amour est un papillon qui se pique avec l'épée.

DARCET.

Je ne suis pas pour l'action, mais je la préférerais à la déclaration.

PARNAY.

Pas moi ! Mais si vous n'êtes ni pour agir ni pour parler, pourquoi donc êtes-vous ?

DARCET.

Pour écrire. Dans une lettre, vous pouvez être hardi sans danger, vous pouvez être à l'aise tendre, délicat, ingénieux, suppliant, passionné. Votre écriture est fine, votre cachet intelligent, et votre papier parfumé dispose tout d'abord pour un amour qui sent le jasmin ou la violette.

PARNAY.

L'humble violette !

MORANNES.

Ainsi, vous êtes pour le poulet ?

DARCET.

Oui.

PARNAY.

Poule mouillée !

MORANNES.

Il n'y a pas de plus mauvais parti que d'écrire. D'abord, c'est inutile, puisqu'il faudra toujours vous décider à dire ce que vous aurez écrit; c'est imprudent, si la femme est surveillée; et c'est maladroit, parce que votre sentimental poulet peut arriver à son adresse, *proh! pudor!* en même temps qu'un créancier et quand madame aux abois est en train de battre monnaie...

PARNAY.

Et son petit chien.

MORANNES.

Et surtout c'est fade ! Fi du poulet ! c'est la viande blanche de l'amour ! je le laisse aux amours poitrinaires. La belle passion, en vérité, que celle qui se confie misérablement à un chiffon de papier, après trois ou quatre brouillons préalables ! Il ne faut pas avoir vécu pour employer ce puéril pis-aller pardonnable seulement à un lauréat en vacances ou à un gamin de seize ans secrètement épris de sa bonne. Tout homme assez ignorant du monde, assez imberbe, assez en bas-âge pour commettre une pareille ânerie, devrait être à jamais perdu de réputation parmi les femmes.

PARNAY.

N'écrivez pas, parlez ! Alors, vous choisissez votre moment; vous attendez qu'on vous écoute... Écouté par une jolie femme, vous avez de l'esprit; et l'esprit c'est le passe-partout du cœur ! Avec cette clé-là, vous êtes sûr...

DARCET.

D'être sifflé !

MORANNES.

Çà, nous discuterions inutilement pendant des heures. Il n'y a que le fait qui prouve. Voulez-vous en avoir le cœur net ce soir même?

DARCET.

Comment?

MORANNES.

Expérimentons nos trois systèmes.

PARNAY.

Où?

MORANNES.

Ici.

DARCET, vivement.

Ici!

MORANNES.

Sans doute, ici! chez madame de Salbris.

DARCET.

Qu'est-ce à dire?

MORANNES.

Chut! Les murs de ce boudoir ont des oreilles. (Baissant la voix.) Celles d'une certaine petite femme de chambre...

PARNAY.

Oui, Rose, la discrète confidente de ma chère cousine!

MORANNES.

Donc, parlons bas.

DARCET, avec impatience.

Eh bien?

MORANNES.

Nous sommes tous les trois plus ou moins épris de madame de Salbris.

DARCET, brusquement.

Tous les trois ?

MORANNES.

Pardieu! Serions-nous tous les trois ici trop tôt, avant que madame de Salbris ait achevé sa toilette, si nous n'aimions pas tous les trois madame de Salbris ?

DARCET.

Pas moi!

PARNAY.

Vous cachez votre jeu, mon cher. Est-ce qu'on n'a pas vu votre manége cet hiver? Vous vous êtes fait présenter successivement dans toutes les maisons où va madame de Salbris, et, dès qu'elle paraît dans un salon, psit ! vous vous sauvez.

MORANNES.

Je gage que, de nous trois, il n'y a que lui qui en tient sérieusement.

PARNAY.

Quand madame de Salbris vous parle, vous lui répondez à peine ; quand vous rencontrez son char au bois, vite vous jetez votre cheval dans une contre-allée ; ce qui ne vous empêche pas de la rejoindre aussitôt par la tangente et de l'accompagner modestement, à distance, avec la conscience du groom le mieux dressé. En un mot, vous cherchez madame de Salbris et vous l'évitez, vous la suivez et vous la fuyez ! pourquoi?

DARCET.

Madame de Salbris me déplaît.

PARNAY.

Je gage encore qu'avec ses airs prudes il a son fameux billet doux dans sa poche.

MORANNES.

Dans tous les cas, épris ou non, il l'est toujours assez pour jouer sa partie dans le trio que je vais proposer. Où en êtes-vous, Parnay, auprès de la marquise?

DARCET, ricanant.

Avez-vous parlé?

PARNAY.

Pas encore. Mon aveu est resté jusqu'ici en route, juste comme la lettre inédite de Darcet! Pourtant, je devrais être plus avancé que je ne le suis : vous savez que je demeure en face de la marquise; mais, précisément à cause de cela, et pour ne pas abuser du funeste titre de petit-cousin, je n'ose pas la venir voir trop souvent. Et puis, vous l'avouerai-je ? J'ai peur du portier!

DARCET, riant.

Parlez au portier!

MORANNES.

Moi, j'en suis juste au même point que Parnay. Madame de Salbris est une coquette qui s'amuse à laisser piaffer nos cœurs à sa porte!

PARNAY.

Pas même! — Dans sa remise!

MORANNES.

En un mot, elle se moque de nous! nous n'avons donc pas besoin d'avoir des scrupules vis-à-vis d'elle, et je vous propose...

DARCET.

Quoi?

PARNAY.

Hâtons-nous, car je crois entendre...

MORANNES.

Trois systèmes sont en présence: le billet doux, système Darcet; la déclaration, système Parnay; l'action, système Morannes...

PARNAY.

Trois systèmes, et trois rivaux!

MORANNES.

Eh bien! que chacun de nous fasse, ce soir même, l'application de sa méthode sur madame de Salbris. Est-ce convenu?

PARNAY.

Oui !

DARCET.

Messieurs, vous disiez en entrant que vous aviez bien dîné ; je commence à croire que vous avez dîné... très-bien !

MORANNES.

En êtes-vous ?

DARCET, avec humeur.

Mais, messieurs, vous n'y songez pas ! Cette comédie ne serait pas seulement d'un goût détestable, mais nous y perdrions bel et bien nos peines : madame de Salbris est amoureuse.

MORANNES.

De qui donc ?

PARNAY.

De vous, par hasard ?

DARCET.

De son mari, messieurs.

MORANNES.

Mais il est mort ! il y a deux ans !...

DARCET.

Il vit toujours dans son cœur.

PARNAY.

Vous voulez dire qu'il y revient !

MORANNES.

De si loin !...

DARCET.

Non, messieurs, elle l'aime, elle le regrette profondément. Conserverait-elle sans cela aussi religieusement tout ce qui lui reste du marquis ? Regardez cette étagère de bois de rose.

PARNAY.

Ah ! oui, l'armoire aux reliques conjugales!

DARCET.

Oui, cette étagère consacrée depuis deux ans à l'ombre du marquis, à son souvenir...

PARNAY.

Et à son bonnet!

DARCET.

Pourquoi pas? C'est le dernier bonnet porté le marquis, et c'est la marquise qui l'a brodé.

MORANNES.

Eh bien! qu'est-ce qu'il prouve, ce bonnet?

PARNAY.

Il prouve que la marquise a, comme toutes les femmes, quelque chose à jeter par-dessus les moulins!

DARCET.

Madame de Salbris, messieurs, est une femme d'une éducation, d'un caractère et d'une vertu...

PARNAY, à Morannes.

Comme elle lui déplaît!

MORANNES.

Avouez donc franchement que vous l'aimez!

DARCET, sèchement.

Je n'aime pas madame de Salbris!

MORANNES.

Oui ou non, êtes-vous du défi?

DARCET.

Non.

MORANNES.

Soit. En ce cas, à nous deux, Parnay.

PARNAY.

Messieurs, madame de Salbris n'est pas une femme qu'on traite de la sorte, et je ne puis admettre que devant moi...

MORANNES.

Si vous ne l'aimez pas, qu'est-ce que ça vous fait ?

DARCET.

Je consens bien, moi son cousin !

MORANNES.

Seriez-vous plus que son cousin ?

DARCET.

Hélas ! non.

MORANNES.

Alors, mon cher Parnay, vous voyez le vainqueur !

PARNAY.

Oui, dans ce miroir !

MORANNES.

L'action est souveraine !

PARNAY.

La déclaration est infaillible !

DARCET, à part.

Ils me font peur.

PARNAY.

Au reste, nous saurons ce soir à quoi nous en tenir.

MORANNES.

Je vais m'apprêter (Il va pour sortir.)

DARCET.

Messieurs !

MORANNES, s'arrêtant.

Quoi ?

DARCET, à part.

Comment parer?...

PARNAY.

Et puis?

DARCET, à part.

Ah ! (Haut). Messieurs, vous êtes bien résolus? Rien ne peut vous faire renoncer...

MORANNES.

A une jolie femme?

DARCET.

Eh bien, puisque vous persistez dans cet infâme complot, — j'en suis !

PARNAY.

A la bonne heure !

MORANNES.

Vive Darcet!

DARCET.

Seulement, je demande que l'épreuve soit sincère et décisive.

MORANNES.

Qu'entendez-vous par-là?

DARCET.

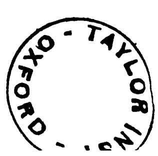
Voici. Un système, pour être bon, doit être bon en lui-même et quel que soit celui qui l'emploie. Moi, je crois la lettre assez efficace pour réussir au premier venu, habile ou non, par sa vertu seule. Voilà ce que j'appelle la vraie supériorité.

MORANNES.

Et moi, je crois l'action tellement admirable qu'il n'y a pas de mauvaise manière de s'en servir.

PARNAY.

Et moi, j'affirme que Darcet lui-même n'empêcherait pas la déclaration de réussir.



DARCET.

Alors, vous allez voter mon amendement. Je propose de tirer au sort lequel de nous écrira, lequel agira, lequel parlera.

PARNAY.

Vous dites!

MORANNES.

Tirer au sort!

DARCET.

Voulez-vous?

PARNAY.

Par exemple! Nous lâcherions le système où nous sommes sûrs d'être triomphants!

MORANNES.

Pour tirer peut-être celui où nous sommes sûrs d'être grotesques!

DARCET.

Vous reculez?

PARNAY.

Je crois à la déclaration, je ne veux pas m'exposer à agir!

MORANNES.

Je crois à l'action, je ne veux pas m'exposer à écrire!

DARCET.

Je crois à la lettre, et je m'expose bien à parler!

MORANNES, à Parnay.

C'est à considérer.

PARNAY.

Il est si jaloux qu'il risque sa chance plutôt que de nous laisser la nôtre!

DARCET.

Songez donc que je peux être condamné à prononcer ce formidable : *je vous aime !*

MORANNES.

Il est de fait que, s'il lui fallait sauter ce Rubicon à pieds joints !...

PARNAY.

Non, à mains jointes !

MORANNES.

Gare à la sonnette...

PARNAY.

Du jugement dernier !

DARCET.

J'affronte tout, moi la poule mouillée !

MORANNES.

Il se perdrait pour nous perdre avec lui !

PARNAY.

Il aime encore mieux sa défaite que notre victoire !

DARCET.

Acceptez-vous ?

MORANNES.

Qu'en dites-vous, Parnay ?

PARNAY.

Après tout, le hasard ne va pas s'amuser à nous taquiner tous les trois. Il y aura sans doute un de nous qui tirera le système qu'il préfère : si c'était moi ? Bah ! j'accepte.

MORANNES.

Et moi aussi.

DARCET.

Qui est-ce qui écrit les trois bulletins ?

PARNAY.

Vous, puisque vous êtes pour écrire.

DARCET.

Soit. (Il se met à la table et écrit.)

MORANNES, majestueusement.

Il nous faut une urne.

PARNAY, après avoir parcouru des yeux le boudoir, avisant le bonnet du mari, s'en empare, et le dissimule un moment derrière son dos. — D'un air mystérieux.

J'ai notre affaire !

DARCET et MORANNES.

Quoi donc ?

PARNAY, présentant tout à coup le bonnet retourné sur sa main.

Le bonnet du mari !

MORANNES.

Bravo !

PARNAY, il examine curieusement le bonnet et le soulève un instant par son gland d'or.

Diable !

MORANNES.

Quoi ?

PARNAY.

Si nous nous en servons, nous pourrions bien être volés, c'est un bonnet grec !

DARCET.

C'est fait. (Il plie les trois bulletins et les jette dans le bonnet.)

MORANNES.

Allons, messieurs, tirons au sort ! (Prenant un bulletin.) *Alea*...

PARNAY, même jeu.

Jacta...

DARCET, même jeu.

Est ! (Moment de silence. Chacun déplie son bulletin.)

MORANNES, avec une grimace.

La lettre !

PARNAY, consterné.

L'action !

DARCET, écrasé.

La déclaration !

MORANNES.

Maudit bonnet !

PARNAY.

Une vraie calotte !

DARCET.

Coup du sort !

MORANNES.

Non, chiquenaude. — Que le diable m'emporte si je sais écrire !

DARCET.

Et moi parler !

PARNAY.

Et moi compromettre ! Je n'ai pas appris.

DARCET.

A quoi servent les colléges ! (A part.) Au moins, le hasard ne leur a pas été meilleur qu'à moi. (Haut.) Maintenant, messieurs, les hostilités sont ouvertes. Nous avons jusqu'à minuit. Çà, il est entendu que nous ne ferons ni plus ni autre chose que ce que la fortune nous ordonne. Jurons-le sur l'honneur.

PARNAY.

Levons le bras tous trois ensemble.

MORANNES.

Oui, il convient que, devant cet insolent bonnet, nous ayons un certain air... (Ils lèvent le bras tous trois.)

DARCET.

De moulins !

PARNAY.

Je jure de ne pas parler à madame de Salbris et de me borner à la compromettre — d'ici à minuit !

MORANNES.

Je jure de ne pas compromettre madame Salbris et de me résoudre à lui écrire — d'ici à minuit !

DARCET.

Et moi, je jure de ne pas lui écrire et de me résigner à lui parler... (Avec un soupir) d'ici à minuit ! (Morannes va replacer respectueusement le bonnet sur le coussin.)

PARNAY.

Attention, messieurs ! (Il sonne. — Rose entre aussitôt par une petite porte de gauche.)

MORANNES, bas à Parnay.

Elle n'était pas loin !

PARNAY, bas.

Diable !

MORANNES.

Bah !

PARNAY.

Rose, vous direz à ma cousine que nous sommes aux regrets de ne pouvoir l'attendre plus longtemps. (Morannes et Parnay sortent.)

DARCET.

Et vous ajouterez que, si madame la marquise est visible dans un quart d'heure, le comte Darcet aura l'honneur de venir lui présenter ses respects. (A part, pendant que Rose affecte de ranger.)

Comment vais-je faire pour lui dire ce que je lui écrivais? Allons, il le faut! Pour me fermer toute retraite, je vais brûler mes vaisseaux — et ma lettre. (Il jette sa lettre dans la cheminée, et sort.)

SCÈNE II

ROSE, puis MADAME DE SALBRIS.

ROSE, allant à la porte par où elle est entrée.

Venez, madame, ils sont partis. (Entre madame de Salbris, en peignoir de mousseline et déjà coiffée.)

MADAME DE SALBRIS.

Ah! c'est trop fort!

ROSE.

Eh bien, madame, me reprocherez-vous encore d'écouter aux portes? Si je n'y avais pas écouté ce soir, je ne serais pas allée vous chercher, et vous n'auriez pas entendu avec moi la conspiration de vos trois amoureux.

MADAME DE SALBRIS.

S'imaginer qu'on me plaît en deux heures! Ah! nous allons voir!

ROSE.

Il y en a deux à qui je ne pardonnerais pas, si j'étais vous.

MADAME DE SALBRIS.

Pourquoi pas trois?

ROSE.

Oh! lui, ce n'est pas sa faute.

MADAME DE SALBRIS.

Qui, lui?

ROSE.

Vous savez bien ce que cela veut dire, *lui*. Toutes les femmes ont un *lui*. Vous avez le vôtre.

MADAME DE SALBRIS.

Mademoiselle Rose !...

ROSE.

Oh ! un *lui* innocent !

MADAME DE SALBRIS.

Si tu ne m'étais pas indispensable ! si tu n'étais pas mon bras droit !...

ROSE.

Dites votre petit doigt. Ne sais-je pas tous vos secrets ?

MADAME DE SALBRIS.

Que savez-vous ?

ROSE.

Je sais que, de ces trois conspirateurs, il y en a un surtout que vous châtierez bien.

MADAME DE SALBRIS.

Pourquoi ?

ROSE.

Pour donner raison au proverbe : Qui aime bien...

MADAME DE SALBRIS.

Qui vous a dit, mademoiselle Rose, que j'aimais monsieur Dar... ? (Elle s'arrête.)

ROSE, finissant le mot.

C'est — votre petit doigt !

MADAME DE SALBRIS.

Vous ne savez pas ce que vous dites. Je n'aime pas plus monsieur Darcet que je n'aime monsieur de Morannes ni monsieur de

Parnay. Vous savez, Rose, que je me suis promis à moi-même de rester fidèle à mon deuil.

ROSE, regardant le négligé coquet de sa maîtresse.

C'est étonnant, madame, comme la fidélité vous va bien!

MADAME DE SALBRIS.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?

ROSE.

Je veux dire que depuis quelque temps j'avais cru remarquer...

MADAME DE SALBRIS.

Vous aviez cru remarquer?...

ROSE.

Que madame la marquise avait des distractions extraordinaires dans ses toilettes de veuve inconsolable. C'est singulier comme en s'habillant elle prend facilement le blanc pour le noir, et comme elle confond le crêpe avec la mousseline, le tulle avec le point d'Angleterre et les gants gris de fer avec les gants paille. Autrefois, madame ne sortait de chez elle que pour aller prier pour son cher défunt, et maintenant c'est étrange comme son manchon oublie volontiers son livre d'Heures... Bref, il y a un grand refroidissement dans la piété de madame. Or, c'est grave, le salut de madame exige que cela cesse, et j'avais décidé...

MADAME DE SALBRIS.

Vous aviez décidé?...

ROSE.

Que, puisque madame de Salbris avait si bien oublié le chemin de l'église, elle s'y ferait conduire par monsieur Darcet.

MADAME DE SALBRIS.

Ah bien, aujourd'hui, il en est loin de l'église!

ROSE.

Quel est son crime?

MADAME DE SALBRIS.

Son crime, c'est de n'avoir pas empêché cette impertinente plaisanterie.

ROSE.

Comment? Fallait-il qu'il dît qu'il était plus que votre cousin?

MADAME DE SALBRIS.

Il pouvait du moins s'abstenir.

ROSE.

Il n'est intervenu que pour tout bouleverser.

MADAME DE SALBRIS.

N'importe, je le punirai!

ROSE.

Sa punition est déjà commencée. Ce bonnet a eu... de la tête, savez-vous, de les condamner tous les trois précisément à la chose qui leur fait faire la grimace. C'est une ancienne idée de mari qu'il a eue là.

MADAME DE SALBRIS.

Il est de fait qu'avec sa terreur de la sonnette, monsieur Darcet sera curieux essayant son : Je vous aime. Je ne l'aiderai pas!

ROSE.

Va-t-il patauger!

MADAME DE SALBRIS.

Crois-tu qu'il ose?

ROSE.

Il a juré.

MADAME DE SALBRIS.

Ainsi, ce qu'il ne m'a pas dit par amour, un défi le lui fera dire! s'il me le dit, je ne le reverrai de ma vie!

ROSE.

Comment!

MADAME DE SALBRIS.

Je le haïrai ! Ce qui me plaisait en lui, c'était sa frayeur de moi. C'est si flatteur pour une femme, qui n'est pas laide, de faire trembler un homme qui n'a jamais tremblé ! S'il n'a plus peur de moi, ce n'est plus lui ! il ressemble aux autres, et je n'ai plus de motif de le préférer. S'il parle, il est perdu !

ROSE.

Ah bien, voilà qui complique la situation ! ça va être drôle de le voir s'évertuer pour dire le mot qui le ruine et travailler péniblement à son expulsion.

MADAME DE SALBRIS.

Je vais achever de m'habiller et me faire belle.

ROSE.

Belle et jolie ! vous savez, une de ces toilettes !... soyez... à faire peur !

MADAME DE SALBRIS.

Sois tranquille ! (Elle sort.)

(La porte du fond s'entr'ouvre sans bruit. Parnay paraît.)

SCÈNE III

PARNAY, ROSE.

ROSE, à part.

Tiens, l'action !

PARNAY, à part.

Je suis allé ajouter à mon courage quelques verres de champagne. Il n'y a rien de tel qu'une pointe de vin pour ouvrir les idées. Soyons Fronsac ! (Haut.) Petite !

ROSE.

Plaît-il ? est-ce à moi, par hasard, que vous vous adressez, monsieur de Parnay?

PARNAY.

A toi-même.

ROSE.

Tiens, vous me tutoyez !...

PARNAY.

Parfaitement. (Il veut lui prendre le menton.)

ROSE, le repoussant.

Ne vous gênez pas !

PARNAY.

Dis donc, ma petite Rose, as-tu jamais été compromise, toi ?

ROSE.

Pas souvent.

PARNAY.

Tu l'as donc été quelquefois? ma parole d'honneur, il faudra que je te compromette un de ces jours !

ROSE.

Pourquoi pas ce soir?

PARNAY.

Elle est charmante! Ce soir, je ne peux pas, j'ai déjà quelqu'un.

ROSE.

Ah! vous compromettez quelqu'un ce soir !

PARNAY.

Oui, Rose.

ROSE.

Qui donc?

PARNAY.

Oh! une grande dame.

ROSE.

Peste! Toutes vos mesures sont prises?

PARNAY.

A peu près!

ROSE.

Pas tout à fait?

PARNAY.

Il ne me manque plus que le consentement...

ROSE.

De la dame?

PARNAY.

Non, de sa soubrette.

ROSE.

Ah! il y a une soubrette?

PARNAY.

Pimpante comme toi, coquette comme toi, fraîche comme toi, et qui te ressemble comme deux gouttes d'eau, une Rose double!

ROSE.

Eh bien, les roses, cela s'achète.

PARNAY.

Tu crois?

ROSE.

Pourquoi pas?

PARNAY.

Si c'était toi?

ROSE.

Eh bien?

PARNAY.

Tu es un ange ! (Il lui donne sa bourse.)

ROSE.

Qu'est-ce que je peux pour vous ?

PARNAY.

Je te le demande. Je viens agir, mais je n'ai pas encore choisi le genre d'action.

ROSE.

Une idée : si vous enleviez ?

PARNAY.

Enlever !

ROSE.

Est-ce que l'enlèvement n'est pas le chef-d'œuvre de l'action?

PARNAY.

J'ai déjà entendu ça. Tu as raison, j'aimerais mieux enlever, mais je ne sais pas.

ROSE.

Je vous apprendrai. A quelle heure vous faut-il votre grande dame ?

PARNAY.

Avant minuit... heure militaire !

ROSE, à part.

Il est affreusement gris. (Haut.) J'entends madame. Vite, rentrez chez vous; je me charge de l'affaire. Vous logez toujours en face ?

PARNAY.

Oui.

ROSE.

A minuit, heure militaire... vous verrez entrer chez vous une femme. Allez.

PARNAY.

Petite, la prochaine fois, c'est toi que j'enlèverai.

ROSE.

Merci ! allez.

PARNAY.

Je te le promets. (A part.) Ma foi, l'enlèvement est divin, et Morannes est son prophète ! (Il sort.)

ROSE.

Est-il gris !

SCÈNE IV

ROSE, seule.

Voyons ce qu'il y a dans sa bourse. Ma foi, un gentil commencement de dot. Oui, mais il ne m'a donné cet argent que comme prix d'un service que je crains bien de ne pas lui rendre. Ne faut-il pas rendre le service... ou l'argent ? Bah ! monsieur de Parnay est en flagrant délit de tentative d'enlèvement, il doit y avoir pour cela une amende. Je consulterai le Code pénal. (Entre madame de Salbris très-parée.)

SCÈNE V

MADAME DE SALBRIS, ROSE.

ROSE, la contemplant.

Ah ! madame, il n'osera souffler mot : vous êtes trop jolie !

MADAME DE SALBRIS.

Tu trouves ?

ROSE.

Tout compliment vaut salaire. Tenez-vous beaucoup à monsieur de Parnay ?

MADAME DE SALBRIS.

Pourquoi ?

ROSE.

Voulez-vous me le donner ?

MADAME DE SALBRIS.

Qu'en feras-tu ?

ROSE.

Je vous vengerai de lui à ma façon.

MADAME DE SALBRIS.

Si ça t'amuse, prends-le.

ROSE.

Merci !

MADAME DE SALBRIS.

Pourvu que tu me laisses monsieur Darcet !

ROSE.

Oh ! celui-là...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Darcet. (Darcet paraît.)

MADAME DE SALBRIS, à Darcet qui la salue.

Ah ! que je suis heureuse de vous voir ! Rose, laissez-nous. Ah ! (Elle l'entraîne au fond du théâtre et lui parle bas.)

DARCET, à part.

Pour la première fois de ma vie, j'ai peur ; avoir dit la chose dans une heure ! et pas moyen de reculer !... plus de lettre ! et d'ailleurs j'ai juré !... Voyons, de l'aplomb, et faisons-nous, s'il le faut, tuer sur la brèche.

MADAME DE SALBRIS, bas à Rose.

N'oublie pas !

ROSE, bas à la marquise.

Non, madame. (Elle sort.)

SCÈNE VI

DARCET, MADAME DE SALBRIS.

MADAME DE SALBRIS.

Et à ce propos, monsieur Darcet, quelle étrange idée avez-vous eue de vous enfuir pour un quart d'heure?

DARCET.

Je me suis souvenu, madame, que vous aviez du monde ce soir, et j'ai été mettre une cravate blanche.

MADAME DE SALBRIS, s'asseyant sur le canapé.

Approchez un peu que je vous regarde ! vous avez l'air d'un notaire avec votre cravate blanche, et vous me donnez l'envie de marier quelqu'un.

DARCET, jouant avec son chapeau.

De marier qui ?

MADAME DE SALBRIS.

Mon Dieu ! que sais-je !... vous peut-être !

DARCET, à part.

Attaquons ! (Il tousse.) Hum !

MADAME DE SALBRIS.

Vous êtes enrhumé?

DARCET.

Un peu : il fait si humide ! il pleut !

MADAME DE SALBRIS.

Vous dites ?

DARCET.

Je dis qu'il pleut.

MADAME DE SALBRIS.

Ajoutez au moins : bergère !

DARCET, troublé.

Madame !...

MADAME DE SALBRIS.

Monsieur !...

DARCET.

Madame la marquise !...

MADAME DE SALBRIS.

Mais asseyez-vous donc ; tenez, ici, près de moi.

DARCET, s'asseyant, à part.

Le moment n'a pourtant pas l'air trop mauvais. (Il se hasarde à lever les yeux sur la marquise qui le regarde avec étonnement.) Madame !

MADAME DE SALBRIS.

De quoi s'agit-il ?

DARCET, à part.

Allons ! (Il va pour parler et reste court.)

MADAME DE SALBRIS.

Eh bien ?

DARCET, énergiquement.

Comment vous portez-vous, madame ?

MADAME DE SALBRIS.

Pas mal, et vous, monsieur ?

DARCET.

Heu ! heu !

MADAME DE SALBRIS.

Cette mauvaise toux, n'est-ce pas?

DARCET.

Oh! une misère. (Gravement.) Madame la marquise, j'ai à vous parler.

MADAME DE SALBRIS.

Je suis tout oreilles.

DARCET, à part.

Il le faut ! (Haut et d'un ton décidé.) Aurez-vous beaucoup de monde ce soir ?

MADAME DE SALBRIS.

Quatre ou cinq personnes tout au plus.... après l'Opéra... mon cercle ordinaire... Vous savez que je ne reçois plus depuis mon deuil. Ah! c'est que j'ai fait dans le marquis une perte irréparable. Aussi vous voyez comme je m'entoure de tout ce qui me le rappelle. Le souvenir de mon mari est pour moi un préservatif contre toutes les tentations mondaines. Cher comte, je regrette, en vérité, que vous n'ayez pas connu le marquis ! Il était si élégant, si grand seigneur, c'était ce qu'on appelle un homme né !...

DARCET, regardant le bonnet de travers, à part.

Coiffé ! (Il fait tout à coup avec son chapeau un geste inattendu et passionné.) Tenez, marquise !... (Il s'arrête.)

MADAME DE SALBRIS.

Que voulez-vous que je tienne?... votre chapeau ?

DARCET, interdit.

Mon chapeau? Madame...

MADAME DE SALBRIS.

Eh bien?

DARCET, toussant.

Hum ! hum ! je gage que vous ne devinez pas ce que j'ai en tête en ce moment.

MADAME DE SALBRIS.

Si, un rhume !

DARCET.

Non, sérieusement, je parie que vous ne le devinez pas.

MADAME DE SALBRIS.

Si c'est si malaisé à deviner, dites-le-moi, car j'y renonce.

DARCET.

C'est que... oui... c'est... une chose... une chose... une de ces choses qui se disent tous les jours, qui ont l'air, comme cela, toutes naturelles, et qui pourtant... vous savez... sont bien difficiles à dire... à une jolie femme...

MADAME DE SALBRIS.

Alors dites-le à une laide.

DARCET.

Madame... je parle !...

MADAME DE SALBRIS.

J'écoute ! (Elle le regarde fixement.)

DARCET.

Quelle heure est-il ?

MADAME DE SALBRIS.

Regardez à la pendule.

DARCET, se levant.

Déjà onze heures et demie !... En avant !

MADAME DE SALBRIS.

Ah çà ! mais vous divaguez ! Que signifie cette exclamation ?

DARCET.

Je ne sais si vous vous êtes aperçue que je suis un peu timide, et pourtant tout à l'heure encore on reconnaissait que je supporte le feu...

MADAME DE SALBRIS.

Chauffez-vous, cher monsieur !... (Il se rassied.)

DARCET.

Madame la marquise, j'habite Paris depuis trois mois...

MADAME DE SALBRIS.

Vraiment !

DARCET.

Depuis trois mois...

MADAME DE SALBRIS.

Trois et trois font six ; quand nous serons à neuf, nous ferons un bail...

DARCET.

J'ai eu l'honneur de vous rencontrer maintes fois... dans le monde, au bal, au théâtre, au bois... eh bien ! si vous me demandiez, si vous daigniez me demander, si vous me faisiez la grâce de me demander : monsieur Darcet, qu'est-ce que vous pensez de moi ?...

MADAME DE SALBRIS.

Ah ! oui, au fait !

DARCET.

Eh bien ! madame, je serais peut-être assez hardi pour vous confier... (Madame de Salbris prend le cordon de la sonnette.) Vous sonnez ! déjà !

MADAME DE SALBRIS.

Comment, déjà !

DARCET.

Mais je ne vous ai encore rien dit !...

MADAME DE SALBRIS.

Qu'avez-vous donc ce soir? je joue avec ce cordon de sonnette.

DARCET, à part.

Une idée ! (Haut.) Madame...

MADAME DE SALBRIS.

Monsieur ?

DARCET.

J'ai une consultation à vous demander.

MADAME DE SALBRIS.

Je ne suis pas médecin.

DARCET.

Et cependant, vous seule pouvez me guérir.

MADAME DE SALBRIS.

Vous êtes malade ?... Voyons cette consultation. (Elle se lève.)

DARCET, se levant.

Je suppose qu'un homme aime une femme...

MADAME DE SALBRIS.

Vous appelez cela une maladie ?

DARCET.

Et qu'il veuille le lui faire savoir. Vous femme, dites-moi comment il doit s'y prendre.

MADAME DE SALBRIS.

Il n'a pas à hésiter : il doit écrire.

DARCET.

Écrire !

MADAME DE SALBRIS.

Oui, c'est le vrai moyen !... le seul ! La jolie chose qu'une lettre ! On a toujours, avant de l'ouvrir, une petite émotion... on regarde la forme de l'enveloppe, la couleur du cachet, le sexe de l'écriture. Il y a là mille attraits ! C'est frais, c'est blanc, c'est satiné, on

dirait que cela vit ! C'est du mystère qui vous arrive, et vous savez comme les femmes aiment le mystère : c'est un bonbon dont la lettre est la papillotte. Il faut même, monsieur Darcet, que je vous fasse une confidence. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas ? J'ai un grand vice : j'aime les billets doux.

DARCET, à part.

Et moi qui ai brûlé le mien !

MADAME DE SALBRIS.

C'est si peu compromettant, un billet doux, et c'est si gentil ! On le reçoit en cachette, on le glisse dans son corsage, il va tout droit au cœur !... et puis, quand on est seule, bien seule, on brise le cachet, et alors... moment palpitant !...

DARCET, à part.

J'enrage !

MADAME DE SALBRIS.

Quand vous voudrez séduire une femme, croyez-moi, monsieur Darcet, écrivez !

DARCET, à part.

O mon poulet ! phénix des poulets ! si tu pouvais renaître de tes cendres !

ROSE, entrant avec une lettre.

Madame, une lettre de monsieur de Morannes.

DARCET, à part.

Aïe !

MADAME DE SALBRIS.

Donnez.

ROSE, à part.

Pauvre garçon ! Mais est-il bon d'avoir peur d'une femme ! Moi, je n'aurais pas peur d'un homme. (Elle sort.)

MADAME DE SALBRIS, à Darcet.

Tenez, voici une lettre qui flaire le billet doux !

DARCET.

Ça a donc une odeur, les billets doux ?

MADAME DE SALBRIS.

Sentez !

DARCET.

Pouah !

MADAME DE SALBRIS.

Je suis sûre que c'en est un. Monsieur de Morannes rôde autour de moi depuis quelques jours. C'est un homme d'esprit, monsieur de Morannes ! Je suis certaine que son billet est charmant ! Je veux que vous en profitiez. Lisez-moi ça, voulez-vous ?

DARCET.

Madame, j'ai ce genre d'épître en exécration. C'est le moyen des collégiens.

MADAME DE SALBRIS.

Les collégiens sont si vite bacheliers !

DARCET.

Ès-lettres !

MADAME DE SALBRIS.

Vous ne voulez pas lire ?

DARCET.

Au contraire !

MADAME DE SALBRIS.

J'écoute.

DARCET, à part.

Penser que ce pourrait être ma lettre qu'elle écouterait ! (Il décachète brutalement le billet et le lit avec fureur.) « Bref, marquise, vous me plaisez !... » Tiens !

MADAME DE SALBRIS.

Début éloquent !

DARCET.

Vous trouvez ?

MADAME DE SALBRIS.

La suite, cher comte, vite.

DARCET.

« Donc, chère coquette... » Eh bien, c'est franc !

MADAME DE SALBRIS.

N'est-ce pas ? J'adore la franchise.

DARCET.

« Je vous offre le plus fidèle des cœurs. Mettez-lui au cou le collier de votre king-charles qu'il recevra comme une faveur... »

MADAME DE SALBRIS.

Ah ! délicieux !

DARCET, lugubre.

Divin ! « Et faites-lui » (s'interrompant) une niche sans doute (reprenant) « une place à vos pieds. Répondez-moi vite ; ne me traitez pas comme ces amoureux patients qui espèrent un regard pendant une année et qu'un sourire fait tomber en pâm... (Il s'interrompt un moment avant d'achever) oison ! »

MADAME DE SALBRIS.

Mais monsieur de Morannes écrit fort bien ! Quelle plume !

DARCET.

Vous voulez dire : quel plumage ! (Lisant avec rage.) « Oui ou non. J'attends la réponse en bas dans ma voiture. » C'est sans gêne !

MADAME DE SALBRIS.

Vous ne trouvez pas cette lettre charmante ?

DARCET.

Je trouve toutes les lettres horribles.

MADAME DE SALBRIS.

Vous avez tort, c'est avec cela qu'on prend les femmes...

DARCET.

Comme les omnibus : par correspondance.

MADAME DE SALBRIS.

A ma place, que répondriez-vous ?

DARCET.

Je ne répondrais pas ! Madame, croyez-moi, toutes les lettres sont ineptes, mais celle-ci est stupide ; je ne conçois pas qu'on écrive des lettres. (A part.) Ah ! si j'avais la mienne ! (Haut.) Je n'en ai jamais écrit. Ne répondez pas, madame. Jetez cette lettre au feu, c'est ce qu'elle mérite ; je vous en prie, jetez-la au feu.

MADAME DE SALBRIS.

Quelle éloquence !... Ainsi, vous n'avez jamais écrit de billet doux ?

DARCET.

Jamais !

MADAME DE SALBRIS.

Quel est votre moyen, à vous ?

DARCET.

Le meilleur de tous.

MADAME DE SALBRIS.

Lequel ?

DARCET.

La déclaration de vive voix.

MADAME DE SALBRIS.

Eh bien ! il est bon, votre moyen ! je ne vous conseillerais pas d'en user avec moi... Les déclarations me font horreur !

DARCET, tout à fait décontenancé.

Ah !

MADAME DE SALBRIS.

Je ne connais rien de grotesque comme la figure d'un homme qu prend tout à coup une pose de ténor pour vous dire brutalement à

propos de rien des : je brûle.... des : je me meurs... des : je vous aime ! C'est fatigant. Tenez ! il y a, rien que dans ce mot-là : je vous aime, quelque chose qui m'agace les nerfs ! D'abord, c'est banal, ça traîne dans toutes les romances ! et puis, pour les hommes, c'est si facile à dire ! ne trouvez-vous pas ?

DARCET, négligemment.

Peuh !

MADAME DE SALBRIS.

N'est-ce pas ?... et enfin, c'est d'une inconvenance, d'un sans façon, d'une insolence rares ! Mauvais système, monsieur Darcet, mauvais système !

DARCET.

Pourtant, madame, permettez ! il me semble qu'une déclaration, bien préparée, bien ménagée, bien sentie, peut, quelquefois, par exception...

MADAME DE SALBRIS.

Non, non, monsieur Darcet, jamais !

DARCET.

Je sais que c'est périlleux ! mais, madame, vous savez :

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! »

MADAME DE SALBRIS.

Quand on triomphe !

DARCET.

Cependant, madame, les grands séducteurs n'ont jamais procédé autrement.

MADAME DE SALBRIS.

Qu'en savez-vous ?

DARCET.

Vous voyez Lauzun !

MADAME DE SALBRIS.

Où ça ?

DARCET.

Allons ! allons ! madame la marquise, vous êtes sévère pour la déclaration ; elle a du bon (Avec passion.) Quand vous n'y verriez, madame, que l'effort suprême d'un homme intrépide qui ose, après trois mois de souffrance, s'écrier, en joignant les mains devant vous : Madame, je... (Madame de Salbris ressaisit le cordon de la sonnette.) Madame, vous touchez encore à votre sonnette !

MADAME DE SALBRIS.

Eh bien ?

DARCET.

Ne jouez pas avec ce cordon, je vous en prie.

MADAME DE SALBRIS.

Je ne vous ai jamais vu comme ce soir. Vous êtes tout drôle. Ah çà ! est-ce que, par hasard, vous penseriez à me faire une déclaration ?

DARCET.

Moi ! jamais !

MADAME DE SALBRIS.

Je voudrais bien vous y voir !

DARCET, regardant la pendule, à part.

Minuit moins cinq ! il le faut. (Haut.) Madame !

MADAME DE SALBRIS.

Monsieur !

DARCET, avec chaleur.

Savez-vous une chose ?

MADAME DE SALBRIS.

Laquelle ?

DARCET, résolûment.

Votre pendule avance !

MADAME DE SALBRIS.

Non.

DARCET.

Si fait ! de dix bonnes minutes ! il n'est qu'onze heures trois quarts.

MADAME DE SALBRIS.

Vous vous trompez, l'horloger l'a réglée aujourd'hui même.

DARCET.

Les horlogers n'entendent rien aux pendules...

MADAME DE SALBRIS.

Écoutez, voici minuit qui sonne à Saint-Sulpice.

DARCET, éperdu.

Minuit !... Alors, madame, je... (Madame de Salbris tire la sonnette.) Vous sonnez ! Eh bien, tant pis, madame, les déclarations ont beau vous faire horreur, je... (Minuit sonne à la pendule.)

MADAME DE SALBRIS.

Trop tard !...

DARCET.

Ah ! vous saviez tout ! (Rose entre.)

MADAME DE SALBRIS.

Monsieur de Morannes est en bas dans sa voiture ; faites-le monter. (Rose sort.) Monsieur Darcet, auriez-vous la bonté de recevoir monsieur de Morannes ? Ne vous en allez pas, vous aurez bientôt de mes nouvelles, lui et vous. (Elle sort.)

SCÈNE VII

DARCET, puis MORANNES.

DARCET, seul.

Elle savait tout ! C'est bien fait ! Aussi pourquoi ai-je consenti à ce complot stupide ! Comme elle s'est moquée de moi ! Comment réparer ?... (Entre Morannes.) Ah ! vous voilà, vous !

MORANNES.

Oui, je viens chercher ma réponse !

DARCET.

Eh bien, elle va être jolie, votre réponse !

MORANNES.

Pourquoi ?

DARCET.

Madame de Salbris nous a entendus !

MORANNES.

Qu'est-ce que ça fait ? Où est-elle ? (On entend un bruit de voiture.)

MORANNES, regardant à la fenêtre.

C'est sa voiture qui sort de l'hôtel; diable !

DARCET.

Pourquoi diable ?

MORANNES.

Elle entre en face !

DARCET.

Chez de Parnay !

MORANNES.

Je le savais bien, moi, qu'il n'y avait que l'enlèvement !

DARCET.

Cela est impossible !

MORANNES.

Cela est ! mon cher Darcet, nous sommes deux têtes dans le même... (Darcet aperçoit le bonnet de velours, le saisit avec colère et le rejette violemment sur son coussin ; nouveau roulement de voiture.)

DARCET, se précipitant à la fenêtre.

La voiture de la marquise qui rentre !

MORANNES.

Qu'est-ce que ça signifie ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PARNAY.

PARNAY, entrant par la porte du fond, tout essoufflé.

Ça signifie, messieurs, que j'avais tout préparé pour l'enlèvement, car je ne m'étais pas contenté d'une action vulgaire...

MORANNES.

Bravo!

PARNAY.

Rose était corrompue à prix d'or...

MORANNES.

Pas mal.

PARNAY.

Madame de Salbris devait être conduite innocemment dans mes bras.

MORANNES.

Eh bien?

PARNAY.

A l'heure dite, une femme entre chez moi, voilée, tremblante...

MORANNES.

J'en étais sûr!

PARNAY.

C'était......

MORANNES.

La marquise, parbleu!

PARNAY.

C'était Rose!

MORANNES.

Rose!

PARNAY.

Qui venait me chercher de la part de ma cousine !

DARCET.

Mais, alors, c'est vous qui avez été enlevé !

PARNAY.

J'en ai peur. Eh bien, l'heureux mortel ?

DARCET.

Personne.

MORANNES.

Personne encore, mais ce n'est pas fini.

SCÈNE IX

LES MÊMES. — MADAME DE SALBRIS et ROSE entrent et restent au fond du théâtre.

DARCET.

C'est fini pour moi, je me déclare vaincu.

MORANNES.

Vous avez tort... Ce n'est pas pour rien que madame de Salbris nous réunit tous trois ici. Et quand même nous n'aurions pas réussi aujourd'hui, la partie peut se remettre, que diable ! Si c'est aujourd'hui son jour de vertu, eh bien, à demain !

DARCET.

Assez, monsieur de Morannes !... Cette mauvaise plaisanterie a trop duré. Je suis confus, pour ma part, du rôle absurde qu'elle m'a fait jouer ce soir, et d'avoir, à jamais peut-être, offensé une femme que nous respectons tous ; mais c'est trop d'une fois. Je vous préviens que je réparerai ma faute en ne souffrant plus dorénavant qu'on parle mal devant moi de madame de Salbris, et en prenant pour moi tout ce qu'on dirait contre elle.

MADAME DE SALBRIS, bas à Rose.

Il n'est pas timide avec les autres !

MORANNES.

Très-bien, mais ce n'est pas sans motif que madame de Salbris a enlevé de Parnay, qu'elle m'a fait venir et qu'elle vous a fait rester !

PARNAY.

Sans doute ! elle a fait son choix, et elle va venir nous nommer...

MADAME DE SALBRIS, s'avançant.

Oui, messieurs, je vais vous nommer mon mari.

PARNAY, empressé.

Vous l'avez choisi ?

MADAME DE SALBRIS.

Oui, cousin !

PARNAY.

Cousin ! encore ?

MADAME DE SALBRIS.

Toujours !

MORANNES, faisant un pas.

Mais alors, si ce n'est pas lui, marquise...

MADAME DE SALBRIS.

Rose, est-ce que je suis encore marquise?

ROSE.

Non, madame la comtesse.

DARCET, tremblant.

Comtesse ! — Est-il possible ?

PARNAY, montrant Darcet à Morannes.

Je le disais bien qu'il n'y avait que la déclaration !

MADAME DE SALBRIS.

Monsieur Darcet ne m'a pas fait de déclaration !

MORANNES.

Comment?

DARCET.

J'ai essayé.

PARNAY.

Mais s'il ne vous a pas fait de déclaration, pourquoi a-t-il réussi ?

MADAME DE SALBRIS.

Ce n'est pas même parce qu'il ne m'en a pas fait, bien que nous soyons charmées qu'on ait peur de nous, quand on n'a peur que de nous. Monsieur Darcet a réussi par la seule raison qu'il y ait en amour, parce que... (Elle entraîne Darcet sur le devant du théâtre.)

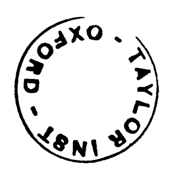
DARCET.

Parce que?

MADAME DE SALBRIS.

Je vous aime!

FIN.



Paris. — Imp. de la Librairie-Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE THÉATRALE

Choix de Pièces nouvelles, format in-12

GEORGE SAND

Maitre Favilla, drame, 3 actes . 1 50
Lucie, comédie en un acte. . . . 1 »
Comme il vous plaira, comédie en trois actes et en prose. 1 50
Françoise, comédie en quatre actes 2 »

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

L'Ecole des Journalistes, 5 actes. 1 »
Judith, tragédie en trois actes . . . 1 »

EMILE DE GIRARDIN

La Fille du Millionnaire, 5 actes 2 »

L. LURINE ET R. DESLANDES

L'Amant aux bouquets, com. 1 acte. » 50
Les Femmes peintes par elles-mêmes, comédie en un acte . . . » 50
Le Camp des Révoltées, un acte . » 50

MADAME ROGER DE BEAUVOIR

Le Coin du feu, comédie en un acte. » 50

A. MONNIER ET ED. MARTIN

Madame d'Ormessan, s'il vous plait? com. en un acte mêlée de couplets. » 50
Le Monsieur en question, comédie en un acte, mêlée de couplets. . . 50

JULES LECOMTE

Le Luxe, comédie en 3 actes. . . . 2 »
Le Collier, comédie en un acte . . » 50

CLAIRVILLE, LUBIZE ET SIRAUDIN

La Bourse au village, un acte. . » 50

H. MONNIER ET J. RENOULT

Peintres et Bourgeois, comédie en trois actes et en vers. 1 50

ADRIEN DECOURCELLE

Les Amours forcés, en trois actes 1 »

MÉRY

Maître Wolfram, opéra-comique en un acte, musique de M. Reyer . » 50

LÉON GUILLARD

Le Mariage a l'arquebuse, comédie en un acte. . . . . 1 »

LÉON GUILLARD ET ACHILLE BÉZIER

La Statuette d'un grand homme, comédie en un acte. . . . . 1 »

L. BEAUVALLET ET A. DE JALLAIS

Le Guetteur de nuit, opérette-bouffe en un acte . . . . » 50

MICHEL DELAPORTE

Toinette et son Carabinier. . . . » 50

L. GUILLARD ET A. DESVIGNES.

Le Médecin de l'ame, dr. 5 actes . 1 »

ANGE DE KERANIOU

Noblesse oblige, com. en 5 actes . . 2 »

SIRAUDIN, St-YVES ET V. BERNARD

Un bal sur la tête, vaud un acte. » 60

LAMBERT THIBOUST ET A. SCHOLL

Rosalinde, ou Ne jouez pas avec l'amour, comédie en un acte. . . . . 1 »

A. DECOURCELLE, H. DE LACRETELLE

Fais ce que dois, drame, 3 actes. 1 »

HECTOR CRÉMIEUX

Le Financier et le Savetier, opérette-bouffe en un acte. . . . . . . » 50
Orphée aux enfers, opéra-bouffon en 4 actes et 8 tableaux . . . . » 75

DECOURCELLE ET L. THIBOUST

Un tyran domestique, vaud. un acte » 50

LAURENCIN ET LUBIZE

Obliger est si doux!...comédie mêlée de couplets en un acte. . . . » 50

ARNOULD FREMY

La Réclame, comédie en cinq actes. 1 »

LUBIZE ET HERMANT

Le Secret de ma Femme, vaud. 1 acte » 50

LABICHE ET DELACOUR

En avant les Chinois, revue de 1858 1 »

LABICHE ET LEFRANC

L'avocat d'un Grec, com. un acte... » 50

CHOLER, LAPOINTE ET COLLIOT

Les deux Maniaques, com.-vaud.. . » 50

H. CHIVOT ET A. DURU

Bloqué!... vaudeville en un acte... » 50
Les splendeurs de Fil d'Acier, pièce en 3 actes et un prologue. . 1 »

E. LABICHE ET ED. MARTIN

L'Amour, un fort volume, prix : 3,50 parodie mêlée de couplets en un acte 1 »

RAYMOND DESLANDES ET E. MOREAU

Un truc de mari, vaud. un acte.... » 60

MARC MICHEL ET SIRAUDIN

Les suites d'un bal manqué, folie-vaudeville en un acte. ...,....... ... » 60

AMEDÉE ACHARD

Le Jeu de Sylvia, com. un acte .... » 60

AUGUSTE VACQUERIE

Souvent Homme varie, com. 2 act. 1 50

MARIO UCHARD

La seconde Jeunesse, com. 4 actes. 2 »

SIRAUDIN ET AD. CHOLER

Amoureux de la Bourgeoise, vaud. en un acte. . . . . » 60

A. BOURDOIS ET A. LAPOINTE

Les Dames de Cœur-Volant, opéra-bouffe en un acte. . . . . » 60

RENÉ DE ROVIGO

Un Soufflet anonyme, com. 1 acte. » 60

LE COMTE SOLLOHUB

Une preuve d'Amitié, com. 3 actes. 1 50

Paris. — Imp. de la Librairie nouvelle. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

